ENSEIGNEMENT

Passer du traditionnel aux pédagogies inspirantes

Montessori, Freinet, Steiner, Alvarez ou autre projet plus inédit, les pédagogies alternatives sont nombreuses. Pour passer de l'enseignement traditionnel à l'une d'entre elles, Guillaume Vilain, auteur du livre « La boîte à idées pour aider nos enfants à apprendre autrement » formule quelques pistes.

Le changement ne se fait pas en un jour. Instaurer un tel projet prend du temps. La durée variera en fonction du degré d'implication des différents acteurs

Guillaume Vilain

Auteur de l'ouvrage « La boîte à idées pour aider nos enfants à apprendre autrement »

PAULINE MARTIAL

A l'aube d'une rentrée scolaire hantée par le spectre du coronavirus, bon nombre de directions, de pouvoirs organisateurs (PO) et de parents questionnent notre système éducatif. La crise sanitaire a mis en lumière ses dysfonctionnements, ou du moins exacerbé ce que l'on savait déjà : tous les enfants ne se retrouvent pas dans l'enseignement traditionnel. D'aucuns se plaisent depuis à rêver à une école « autrement », en s'inspirant par exemple des pédagogies dites « alternatives », qui essaiment un peu plus chaque année. Mais comment passer de l'enseignement traditionnel à l'une ou l'autre de ces pédagogies alternatives ? Guillaume Vilain, auteur de l'ouvrage *La boîte à idées pour aider nos enfants à apprendre autrement*, paru aux Editions Eyrolles, donne plusieurs pistes pour guider ce changement.

« La première chose dont il faut prendre conscience, c'est qu'il y aura des résistances à celui-ci », affirme l'auteur. « Quand on veut porter un projet de transformation, il y a toujours des freins. Certaines réticences peuvent émaner de certains enseignants, du pouvoir organisateur ou des directions. Il faut en avoir conscience parce que cela ne doit pas pousser à rester les mains liées. » Passé cette prise de conscience, un appel doit être lancé pour regrouper tous ceux qui voudront s'ériger en acteurs de ce changement. « L'idée, c'est de regrouper tous ceux qui sont motivés par le projet et qui sont prêts à le défendre. L'idéal, c'est évidemment que ce groupe soit composé de représentants des parents, d'enseignants, mais aussi des directions et du PO », estime Guillaume Vilain.

Piocher ce qui intéresse

Vient ensuite la réflexion autour de la pédagogie à développer. Montessori, Freinet, Alvarez, Steiner… mieux vaudrait d'abord prendre connaissance de toutes les alternatives existantes. « Cela ne veut cependant pas dire qu'il faut rentrer dans l'une de ces cases. Certains se retrouveront dans une pédagogie précise, d'autres identifieront des éléments intéressants dans plusieurs d'entre elles. Et, au risque de m'attirer les foudres de certains pédagogues, piocher dans plusieurs pédagogies pour en dégager une qui correspond à la réalité et aux besoins de ses élèves est, à mon sens, la meilleure chose à faire », considère Guillaume Vilain.

Une fois les contours du projet dessinés, convaincre les réfractaires de son bien-fondé constituera sans doute le plus important des challenges. Pour y parvenir, la clé serait de se baser sur les réalités vécues et rencontrées. « Il faut tenter de démontrer que le projet est en adéquation avec les besoins spécifiques des élèves de l'établissement qui sont en difficulté ou en décrochage par exemple. Partez de cas de figure bien précis », développe l'auteur. « Ne vous focalisez pas sur les récalcitrants. Laissez-les continuer dans leur manière de faire, après tout, c'est aussi important que chacun puisse donner cours comme il l'entend », ajoute toutefois Guillaume Vilain.

Reste enfin la question du matériel à réunir, parfois onéreux. Un conseil ? Pensez avant tout récupération et système D. « Il y a plus de choses qu'on ne croit qui peuvent être réalisées soi-même. Pour le reste, étaler les dépenses dans le temps. Le changement ne se fait pas en un jour. Instaurer un tel projet prend du temps. La durée variera en fonction du degré d'implication des différents acteurs », conclut Guillaume Vilain.

La boîte à idées pour aider nos enfants à apprendre autrement
GUILLAUME VILAIN
Ed. Eyrolles, 321 p., 26,9 €

Tous les enfants ne se retrouvent pas dans l'enseignement traditionnel. D'aucuns se plaisent à rêver à une école « autrement ». © HATIM KAGHAT.

« Grandir ensemble en confiance pour agir en conscience »

Ni pédagogie traditionnelle ni pédagogie active, ni Freinet ni Decroly, ni homogénéité du public ni minerval… le Collège Fra Angelico – du nom de ce peintre religieux dominicain du XVe siècle connu pour sa capacité à magnifier la lumière – s'est volontairement construit sans exclusive.

En élaborant son projet pédagogique – l'ouverture date de septembre 2019 –, il refuse de s'inscrire dans un mode binaire pour surfer sur les courants positifs du monde de l'éducation contemporaine. Ainsi la pédagogie sera résolument différente mais pas seulement active.

« Même si Freinet, Piaget ou Decroly m'intéressent beaucoup, nous n'avons pas voulu nous enfermer dans une boîte », raconte Serge Alarcia, directeur de l'établissement éverois. En concevant le projet pédagogique – avec un groupe d'amis gravitant autour de l'école Saint-Dominique à Schaerbeek –, ils ont gardé ce qui, dans « l'école traditionnelle fonctionne bien en termes d'apprentissage comme le drill ou la sensibilisation à la rigueur dans le travail ». De leur vie professionnelle antérieure, ils se sont fixé l'objectif d'accompagner chaque élève et de le guider sur le chemin de la réussite qui lui convient.

Des écoles actives, ils ont cherché à dépasser le biais sociologique qui leur colle parfois à la peau. « Souvent, comme elles débutent sans subvention, elles doivent demander un minerval. Ce qui instaure un biais immédiat. Or, dans notre projet, le vivre ensemble est primordial. Nous cherchons résolument à construire des classes hétérogènes, avec des enfants aux capitaux culturel, financier et symbolique différents. Je voulais que le collège soit ouvert aux enfants de travailleurs manuels, de fonctionnaires, de journalistes, d'avocats… Je voulais accueillir des élèves pour lesquels le français n'est pas la langue parlée à la maison… C'est dans cette hétérogénéité et cette vie en commun que se construit notre projet. »

Avec quelles lignes de force ? Le partage des responsabilités en est une. Le travail collaboratif – cœur de cible – en est une autre, entre élèves bien entendu (le Collège défend les principes d'une école citoyenne).

Mais entre enseignants aussi, au point qu'on sort ici le professeur de son isolement habituel pour l'inviter à travailler en duo. Ajoutez-y du P90 (des périodes de cours de 90 minutes), 15 minutes de lecture quotidienne, un esprit de découverte, la réparation plutôt que la punition, le développement d'une vie intérieure (que l'on croie ou pas), l'accueil d'enfants issus de l'enseignement spécialisé… Le tout pimenté de cette « audace pédagogique » qui donne à l'école des allures de « laboratoire »… E.B.

« Apprendre soi-même pour apprendre aux autres »

Créée en 1992 par Charles Pepinster, ancien inspecteur du ministère de l'Education en province de Namur, la « Maison des enfants », située à Buzet, se base sur la pédagogie du chef-d'œuvre. « Cette pédagogie repose avant tout sur la recherche créative et solidaire indemne de toute menace. C'est pourquoi j'ai d'emblée supprimé tout ce qui pouvait menacer l'élève dans son apprentissage. Je parle ici des points, des bulletins, des punitions ou autres devoirs obligatoires qui ne font qu'encombrer leur liberté d'apprendre. Le but est que les élèves parviennent eux-mêmes à se mettre en recherche de sujets intéressants pour qu'au bout des six années primaires, ils soient capables de traiter un thème de leur choix durant deux à trois heures, de manière multidisciplinaire, en mobilisant par exemple de la poésie, du chant ou des calculs », explique le fondateur de l'établissement.

A la Maison des enfants, l'élève occupe donc une place centrale dans son enseignement mais aussi, et surtout, dans celui des autres. Car l'apprentissage solidaire représente l'aboutissement de la pédagogie du chef-d'œuvre, nous révèle Charles Pepinster : « L'élève apprend non pas pour être en mesure de répondre à un questionnaire payé avec des points, fausses notes, mais dans l'intention d'instruire les autres. Les courants de l'enseignement traditionnel sont égocentriques, le chef-d'œuvre est, lui, sociocentrique. L'enfant prépare chez lui, s'il le veut, un exposé à apprendre à ses camarades le lendemain. Il est donc obligé d'assimiler fortement lui-même ce qu'il devra faire apprendre. De plus, en enseignant, il apprend une seconde fois. »

Bien qu'essentiels dans l'apprentissage des élèves, les mathématiques, le français ou encore l'histoire ne deviennent ainsi qu'un moyen pour développer le culturel et façonner les citoyens d'une société plus humaine. « Nos élèves doivent pouvoir écrire sans faute et bien calculer. Mais lorsque nous les questionnons, ils peuvent trouver les réponses ensemble. C'est la raison pour laquelle les classes sont parfois mixées par âge. Pour certains cours, ils sont regroupés en trios verticaux de manière à ce qu'il y ait un élève de cinquième ou sixième avec un troisième ou quatrième ainsi qu'un plus jeune de première ou deuxième », développe Charles Pepinster. Dans la lignée de la Maison des enfants, plusieurs écoles ont aujourd'hui adopté la pédagogie du chef-d'œuvre. PA.ML.

L'Alter Ecole où l'élève devient acteur de son apprentissage

A l'Alter Ecole, située à Clavier en province de Liège, les élèves de la troisième à la sixième secondaire sont acteurs de leur apprentissage. L'établissement propose depuis 2012 une approche alternative centrée sur la cogestion, la codécision et la différenciation des apprentissages. « Elle est inspirée de la pédagogie nomade. Les élèves participent à l'entretien de l'école, à la gestion de celle-ci, même aux tâches de cuisine.

L'administratif est lui aussi cogéré main dans la main par les enseignants et les élèves. Nos étudiants se réunissent également tous les ans pour discuter des règlements et des projets de l'école. Par ce biais, nous voulons empêcher ceux qui ne se reconnaissent pas dans les structures traditionnelles de décrocher complètement », détaille le directeur, Eric Thielens. Au total, quatre classes fonctionnent sous ce principe avec un quota de quinze élèves maximum pour chacune d'entre elles. Un mélange des âges est fréquemment opéré. « Le matin, ils prennent part à des ateliers interdisciplinaires autour de thématiques communes qui changent toutes les deux à trois semaines. Là, les classes sont mixées. L'après-midi par contre, les élèves travaillent, par année, leurs compétences à travers des cours normaux », précise Eric Thilens. PA.ML.

Pédagogie Alvarez : s'adapter aux besoins de chaque élève

« L'enseignant doit s'adapter au rythme de l'élève, et non l'inverse. » Le décor est planté dès le départ par Pierre Laurens, directeur de l'école Saint-Antoine de Forest qui s'appuie depuis l'année scolaire 2018-2019 sur la pédagogie de l'autrice Céline Alvarez, se plaçant dans la lignée des travaux de Montessori. Son mantra ? Placer l'enfant au cœur de l'apprentissage. « Certains de nos enseignants ont suivi les formations Alvarez. Depuis, nous avons décidé d'inverser le paradigme de la filière traditionnelle, où l'élève doit s'adapter à son professeur. Ici, nous travaillons au plus près des besoins des élèves, en mettant en avant l'autonomie de l'enfant. Nos élèves ont un programme minimum à réaliser sur la semaine. S'ils sont en avance, ils peuvent approfondir par le biais d'un jeu de société par exemple, ou devenir tuteurs pour l'un de leurs camarades en difficulté. Notre but est que chaque enfant change son regard sur l'école, afin qu'il soit motivé à venir en classe », affirme Pierre Laurens.

A l'école Saint-Antoine, chaque élève compte. Laisser sur le carreau un enfant en décrochage ? Il en est hors de question pour le directeur : « Nous devons suivre les programmes habituels, avec des évaluations en fin de deuxième et quatrième et le CEB, mais nous regardons avant tout l'évolution de l'enfant et son rythme. Cela demande une grande flexibilité de la part des enseignants, qui doivent prévoir des activités, ou des feuilles, pour cinq ou six élèves en fonction de leur avancement, plutôt que pour une classe entière. En tant qu'école en encadrement différencié, nous bénéficions de périodes supplémentaires. Ces dernières sont mises à profit pour avoir six à sept heures par semaine, deux enseignants par classe, ce qui constitue un réel atout. » PA.ML.

Le jeu, source d'apprentissage

A l'école fondamentale Saint-Joseph de Carlsbourg en province de Luxembourg, on s'apprête à expérimenter une pédagogie d'un genre nouveau dès la rentrée : la ludopédagogie. Autrement dit, l'apprentissage par le jeu. Une approche qui s'inscrit dans la continuité du travail déjà effectué par la direction et les enseignants.

« Cela fait un moment déjà que nous travaillons sur l'individualité de nos élèves, sur leurs difficultés, l'intégration et la différenciation des apprentissages. Nous avons ensuite découvert le travail de Renaud Keymeulen, pédagogue et auteur d'un livre sur les intelligences multiples, et nous avons décidé de nous lancer dans ce projet de ludopédagogie », explique Valérie Adam, directrice de l'établissement. Au sein du réfectoire de l'école se trouve désormais un centre de ludopédagogie des talents. « On y trouve au total six armoires dans lesquelles sont répartis des jeux en fonction des intelligences multiples. Il y a par exemple les jeux logico-mathématiques, visuospatiaux, kinesthésiques, intrapersonnels ou encore naturalistes, ainsi que du matériel Montessori », détaille Valérie Adam. Les classes, elles, ont été organisées de manière flexible, permettant à certains élèves de s'activer autour d'un atelier par exemple, pendant que d'autres auront besoin d'un jeu pour comprendre. « L'idée, c'est soit de partir d'un jeu pour aborder une matière, soit de l'utiliser comme support de dépassement ou d'aide à l'apprentissage. Le centre de ludopédagogie s'adresse donc à l'ensemble de nos élèves », précise la directrice. Le choix des jeux proposés à l'enfant n'a cependant rien d'anodin. Il se fait à partir de brochures qui établissent un parcours ludopédagogique en fonction des besoins de l'élève. « Le but est que les élèves jouent à une suite de jeux mis dans un ordre précis. Cela les aide à déterminer le jeu qu'ils devront choisir par la suite s'ils veulent poursuivre le développement de la compétence visée », explique Valérie Adam. L'expérience devait débuter après les vacances de Pâques, elle a été reportée à la rentrée en raison du coronavirus. L'établissement est désormais impatient de la mettre en pratique avec les enfants. « Certains jeux sont vraiment géniaux. Ils vont permettre par exemple de faire de la conjugaison via des énigmes. Les enfants n'auront même pas l'impression qu'ils apprennent. Ils penseront jouer alors que c'est bien plus que cela. C'est la force de cette pédagogie », se réjouit la directrice. PA.ML.

A l'école du dehors

Qu'il pleuve qu'il vente ou qu'il neige, les élèves d'une classe maternelle de l'école libre Saint-Vaast La Louvière font l'école dehors depuis près de six ans maintenant. « Trois matinées par semaine, ils prennent la direction du terril situé à un kilomètre de l'école. Là-bas, ils abordent toutes les matières confondues au contact de la nature. Ils se familiarisent par exemple avec les grandeurs en classant des bâtons de bois du plus petit au plus grand, le savoir écouter avec les bruits de la nature, l'écriture en formant des lettres avec les éléments qu'ils trouvent ou encore l'art avec des mandalas naturels », explique Amélie Ruelle, institutrice au sein de l'établissement. Cette classe fonctionne avec la pédagogie de l'école du dehors qui consiste à enseigner de manière régulière dans l'espace naturel. Elle est également verticale et mélange les enfants de première à la troisième maternelle. « Les élèves n'ont absolument aucune difficulté supplémentaire à apprendre, au contraire. De plus, ils développent une sensibilité à la nature et à l'écologie, un sens des responsabilités envers la planète », estime l'institutrice. Le projet tente maintenant de se prolonger en première primaire. « C'est un peu plus compliqué », reconnaît cependant Amélie Ruelle, « nous n'avons pas encore réussi à adapter l'ensemble de nos matières à l'extérieur. Du coup, on sort, mais à une fréquence moins importante. » Des activités autour d'un potager, d'une mare ainsi que du projet « école plus propre » sont aussi développées pour assurer une continuité. PA.ML.

Le scoutisme comme pédagogie

A l'Athénée royal prince Baudouin de Marchin, cela fait maintenant 77 ans que Baden Powell, fondateur du scoutisme, inspire la pédagogie de l'école. Fondé en 1942 au beau milieu de la Seconde Guerre mondiale par des chefs scouts, l'établissement accueillait alors des orphelins de guerre selon la philosophie du scoutisme. Avec ses valeurs, son organisation en patrouilles aussi. Dès 1953, l'établissement devient une école de l'Etat et s'ouvre alors aux élèves externes qui représentent aujourd'hui 80 % de la population scolaire. La philosophie scoute occupe cependant toujours un rôle central dans l'école, mais surtout dans son internat. « Il est réparti en cinq pavillons en pleine nature, deux pour les filles, trois pour les garçons », explique Catherine Libert, administratrice de l'internat. « On garde la dénomination "scoute", les petits de première et deuxième sont appelés les lionceaux, les troisièmes et quatrièmes les éclaireurs et les aînés sont les cinquièmes et sixièmes. Chaque pavillon compte des représentants de chacun de ces groupes. A la tête des pavillons se trouvent un éducateur et un chef de maison qui n'est autre qu'un professeur qui vit sur place 24 heures sur 24 avec sa famille dans un appartement de fonction. » Ici, on oublie les prénoms, élèves comme professeurs et éducateurs portent tous un totem mais évoluent aussi avec les valeurs du mouvement de Baden Powell. « Les élèves apprennent le vivre ensemble, l'entraide. La quintessence du projet, c'est leur responsabilisation progressive. Ils gagnent progressivement en autonomie et en responsabilité à mesure de leurs années passées à l'internat », explique Pierre Pagnoul, directeur de l'Athénée royal de Marchin. Autre emprunt au scoutisme, les internes, rejoints par les élèves externes qui le souhaitent, clôturent chaque année scolaire en apothéose par un camp organisé le dernier week-end de juin. PA.ML.

Donner un sens concret aux apprentissages

La proche quarantaine rayonnante, Aurélie Van Mieghem met tout son dynamisme au service de l'école WalActive, à Rebecq, qu'elle dirige depuis sa création il y a un an. Sise dans l'ancienne école communale de la petite entité de l'ouest du Brabant wallon, l'école maternelle et primaire qui accueille environ 150 enfants pratique une pédagogie active inspirée de Decroly et de Freinet.

« Dans l'ensemble, ce que nous faisons, c'est donner du sens aux apprentissages parce que c'est une manière naturelle d'apprendre », entame la jeune directrice. « On l'expérimente encore quand on est adulte : il nous faut un objectif ou une utilisation concrète. La dernière fois que vous avez dû mesurer une surface, c'était pour carreler votre cuisine ou repeindre un mur ! » Ici, à Rebecq, s'il faut calculer l'aire d'un rectangle, ce sera pour construire le poulailler ou évaluer le terreau nécessaire pour le potager.

« L'objectif pédagogique est le même que les autres écoles, mais le chemin qu'on prend va être différent », continue la directrice. « On va donner du sens à l'écrit en invitant par exemple les voisins à une exposition. Le projet théâtre depuis la troisième maternelle permet de se confronter à plusieurs matières : l'expression orale, la lecture, mais aussi le calcul des surfaces (espace de la scène, décors…) ou de la capacité de la salle. Il y a beaucoup d'ateliers aussi, où les âges sont mélangés. Celui de menuiserie, par exemple, implique beaucoup d'apprentissages concrets comme le fait d'aménager la cour de récré et y construire une kitchenette pour les plus petits. Les enfants apprennent aussi des autres, notamment des conférences qu'ils donnent au reste de la classe et dont ils choisissent le thème (ça peut être le chat comme l'atome). C'est un travail coopératif et c'est merveilleux, même pour le prof parce qu'une année ne ressemble jamais à une autre. » A.-S.L.